

L'ÉVÉNEMENT  
DE LA RENTRÉE

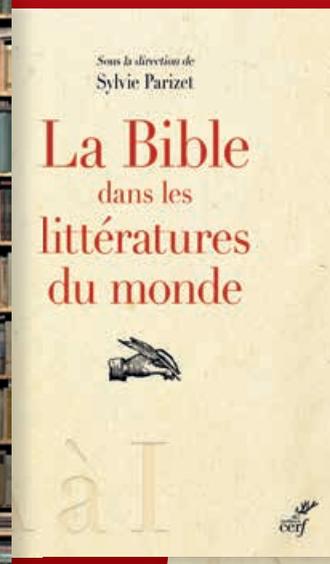
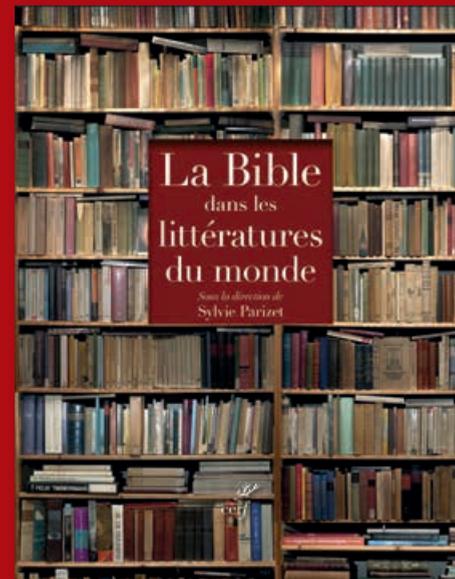
- 400 spécialistes de 40 pays
- 2 500 pages
- 700 entrées
- 400 notices écrivains
- 200 synthèses nations, régions, aires culturelles
- 50 articles personnages et épisodes bibliques
- 7 000 entrées d'index
- 1 table scripturaire

Sur les cinq continents, trois mille ans de dialogue entre les littératures du monde et le Livre des livres.

# La Bible dans les littératures du monde



Prix de lancement  
**149 €**  
Au lieu de 210 €  
jusqu'au  
21 janvier 2017



“ Un dictionnaire des plus utiles et une entreprise aussi colossale qu'originale. ”

Jean MONTENOT, *Lire*

“ Le projet est pharaonique. [...] on ne peut que s'incliner humblement devant ce monument imprimé. ”

Christian MAKARIAN, *L'Express*

Prix de lancement : 149 €  
jusqu'au 21 janvier 2017  
puis 210 €

Format : 175 x 225 mm

2368 pages en  
1 coffret de 2 volumes

ISBN : 978-2-204-11388-5



9 782204 113885

Trois questions à **Sylvie Parizet**,  
directrice de l'ouvrage.

## La Bible dans les littératures du monde

### Pourquoi un tel ouvrage ?

L'idée de cet ouvrage m'est venue à partir d'un constat très simple, celui qu'un tel dictionnaire nous manquait, à mes étudiants comme à moi-même : j'ai mesuré à quel point il faisait défaut dans le paysage éditorial. Alors que la Bible nourrit l'imaginaire des écrivains, parfois même à leur insu, alors qu'on la rencontre, dans bien des œuvres, presque à chaque page, aucun ouvrage de référence n'avait encore vu le jour sur ce sujet – même si quelques synthèses l'envisageaient sous l'angle d'une littérature nationale.

J'ai donc souhaité mettre en œuvre une somme qui tenterait de rendre compte de l'influence exercée par la Bible, en ses canons hébraïque comme chrétiens, et d'en comprendre les enjeux, en Europe ou en Amérique, certes, mais aussi en Asie, en Afrique ou même en Océanie – ce qui permettrait de faire découvrir des littératures d'inspiration biblique moins connues du lecteur français.

Pour que l'entreprise soit pleinement comparatiste, j'ai veillé à placer des entrées par figure ou épisode biblique aux côtés des articles portant sur des pays ou des écrivains : elles permettent de voir comment la Bible et la littérature circulent d'une aire culturelle à l'autre. Une dernière particularité de *La Bible dans les littératures du monde*, enfin, tient à l'importance accordée aux œuvres contemporaines. Comme les ouvrages déjà publiés trai-

taient surtout des périodes anciennes, j'ai voulu que soit aussi exploré le lien riche et complexe que la littérature moderne entretient avec ce texte fondateur, trois fois millénaire, mais toujours incroyablement actuel, que sont les Écritures.

### Quels ont été les moyens mis en œuvre ?

Durant la première année de ce projet, j'ai travaillé à en élaborer la structure, mais dès 2007, j'ai constitué un comité scientifique composé d'une douzaine d'éminents spécialistes qui puissent couvrir les principales périodes concernées. De nombreux chercheurs en littérature comparée y figurent, qui assurent la teneur comparatiste de l'ensemble. Mais des aires plus rares n'étaient pas prises en charge au sein de ce comité : une dizaine de responsables de secteurs ont été sollicités pour l'étude de domaines plus spécifiques, comme celui des littératures d'Asie par exemple.

Ces responsables ont eux-mêmes recruté des spécialistes de leur aire linguistique, faisant souvent appel à des collaborateurs étrangers avec qui ils étaient en contact étroit. Ce sont, au fil des ans, près de quatre cents chercheurs qui ont été ainsi engagés pour rédiger une ou plusieurs entrées. Les collaborateurs de *La Bible dans les littératures du monde* étant, à de rares exceptions près, des littéraires et non des exégètes, des biblistes ont relu toutes les entrées, apportant telle ou

telle précision si le besoin s'en faisait sentir. C'est à un bibliste, également, qu'a été confiée la tâche de dresser la table scripturaire, précieux outil de travail destiné à compléter l'index des noms propres, qui permet, lui, de retrouver les passages où sont traités les quelque 7 000 écrivains étudiés.

### Que retenir-vous de votre expérience en tant que maître d'œuvre de l'ouvrage ?

Conduire ce vaste chantier a été une expérience passionnante. Celle du bonheur de la découverte, tout d'abord. Alors que j'étais pleinement immergée, en 2006, dans un domaine que j'explorais déjà depuis une vingtaine d'années, je n'ai cessé d'être émerveillée par tel nouveau Moïse maori, telle Reine de Saba africaine, ou tel Christ japonais que les contributeurs repéraient au fil de leurs recherches. L'inspiration biblique dans les littératures du monde n'est pas un vain mot.

“ La Bible est le seul livre qu'avait Robinson Crusoé sur son île. Mais ce Livre des livres en a engendré au fil des siècles une multitude, et dans tous les pays du monde. D'un nouveau livre rassemblant tous ces livres nous avons grand besoin. Il est désormais comblé.”

PIERRE BRUNEL

(de l'Académie des Sciences morales et politiques)



**Sylvie Parizet** enseigne la littérature comparée à l'université Paris-Ouest-Nanterre, où elle anime des cours et séminaires sur « Bible et littérature ». Depuis près de trente ans, elle ne cesse, dans ses ouvrages et articles, d'étudier différents aspects de cette question, qui la passionne, que ce soit avec un poète comme Claude Vigée (*Les Portes éclairées de la nuit*, Cerf, 2006), dans un essai consacré à un épisode biblique particulièrement riche (*Babel : ordre ou chaos ?*, ELLUG, 2010), ou encore dans l'ouvrage collectif *Les écrivains face à la Bible* (Cerf, 2011), qu'elle a dirigé en collaboration avec Jean-Yves Masson.

“ Pour tout lecteur, même le plus savant, ce dictionnaire est la découverte d'un immense trésor ! ”

MICHAEL EDWARDS  
(de l'Académie française)

Les échanges que j'ai eus avec les spécialistes des pays que je ne connaissais pas, ou fort peu, comme la Chine, l'Inde ou Madagascar, m'ont enchantée, autant qu'ils m'ont instruite : voilà tout le mal que je souhaite à nos futurs lecteurs ! Mais par-delà ce plaisir de retrouver le fils prodigue aux quatre coins du monde, c'est la gravité des enjeux soulevés par les Écritures que je retiendrai aussi de ces dix années de travail. Même si certains écrivains se servent d'une allusion biblique comme d'un simple ornement, ces cas sont rares : la plupart du temps, la référence à la Bible intervient à des moments tragiques de l'Histoire, et les travaux de ce dictionnaire ont souvent été lourds de sens,

sur la place de la Bible dans des pays condamnés au silence, comme la Russie soviétique, par exemple, ou dans les littératures des peuples opprimés ou décimés, bien sûr. Ce qui m'a marquée, enfin, ce sont les riches débats autour des questions de « frontières » au sein de notre équipe. L'architecture d'ensemble du dictionnaire établie, les échanges que nous avons, lors des réunions du comité scientifique qui se tenaient deux fois par an, servaient à l'affiner, et à résoudre les problèmes posés par la délimitation des articles.

Ce qui fait la richesse de la Bible, patrimoine religieux et culturel commun à d'innombrables pays dont les frontières n'ont cessé de bouger, rendait notre travail d'une extrême complexité. Et souvent, nulle solution parfaite n'étant possible, nous avons pu trouver, grâce à de longs et fructueux débats que j'ai encore en mémoire, le meilleur compromis possible pour le choix des entrées.

C'est sur ce caractère collectif de l'aventure, garant de la qualité de l'ouvrage, que je conclurai. Une telle somme n'a pu voir le jour que grâce à la mise en commun de compétences multiples et diverses, en écho à la richesse de ces littératures du monde qui en constituent le cœur. ■

**MAÎTRE D'ŒUVRE**

Sylvie PARIZET

**COMITÉ EXÉCUTIF**

Jean CÉARD, Yves CHEVREL, Sylvie PARIZET

**CONSEIL SCIENTIFIQUE**

Jean-Louis BACKÈS	Danièle CHAUVIN	Andrée LEROUSSEAU
Jean CANAVAGGIO	Yves CHEVREL	Jean-Yves MASSON
Claude CAZALÉ	Michael EDWARDS, de l'Académie française	Gregorio DEL OLMO
BÉRARD	LETE	LETÉ
Jean CÉARD	Claude GRIMAL	Bernard SESÉ

assisté par Andrée HUCHÉ-THOMAS et Martine MORLET

**RESPONSABILITÉS DE SECTEUR****SECTEUR** « Figures et épisodes bibliques » : Yves CHEVREL**SECTEUR** « Littératures de langue française » : Jean CÉARD, avec, pour les Antilles et les Océans indien et pacifique, la collaboration d'Odile GANNIER**SECTEUR** « Littératures de langue anglaise » : Claude GRIMAL, avec, pour l'Angleterre, la collaboration de Michael EDWARDS et d'Anne MOUNIC, et, pour les États-Unis, celle de Françoise PALLEAU**SECTEUR** « Littératures de langues espagnole et portugaise » : Jean CANAVAGGIO, Gregorio DEL OLMO LETE et Bernard SESÉ**SECTEUR** « Littératures germaniques » : Andrée LEROUSSEAU et Jean-Yves MASSON**SECTEUR** « Littératures de l'Europe médiane » : Danièle CHAUVIN avec, pour les pays slaves du Sud, la collaboration de Daniel BARIC**SECTEUR** « Littérature russe » : Jean-Louis BACKÈS**SECTEUR** « Littératures nordiques » : Mickaëlle CEDERGREN**SECTEUR** « Littérature italienne » : Claude CAZALÉ BÉRARD**SECTEUR** « Littérature hébraïque » : Françoise SAQUER-SABIN**SECTEUR** « Littératures de l'Asie » : Muriel DÉTRIE**SECTEUR** « Littératures du Moyen Âge » : Élisabeth PINTO-MATTHIEU**COLLABORATEURS**

Mélanie ADDA	Ziva AVRAN	Anne-Catherine BAUDOIN
Barbara AGNESE	Bernard BACH	Jean BAUMGARTEN
Hélène AJI	Jean-Louis BACKÈS	Laurent BAZIN
Silvia AMORIM	Guillaume BADY	Krikor BELEDIAN
Clélia ANFRAY	Juan Carlos BAEZA SOTO	Marie-Cécile BÉNASSY-BERLING
Chloé ANGUÉ	Iain BAILEY	Ariane BENDAVID
Tatiana ANTOLINI-DUMAS	Jean BALCOU	Nitza BEN-DOV
Felipe APARICIO	Yola BALHAWAN TALLEUX	Éric BENOÎT
Pascal AQUIEN	Thomas BARÈGE	Albert BENSOUSSAN
Matthieu ARNOLD	Daniel BARIC	Guy BERGER
Rilla ASKEW	Anne-Marie BARON	Christina BERGIL
Éric ATHENOT	Dante BARRIENTOS TECÚN	Luc BERGMANS
Daniel ATTALA	Christophe BATSCH	Gérard BILLON
Pascale AURAIX-JONCHÈRE	Lucia BATTAGLIA RICCI	Kathie BIRAT
Carole AUROY	Jeanne-Marie BAUDE †	Carole BIRKAN
Jean-Paul AVICE		Hélène BIU

Jean-Jacques BLANCHOT  
 Marc BOCHET †  
 Carole BOIDIN  
 Pierre BOIZETTE  
 Nicolas BONNET  
 Jacques BONY †  
 Jean-Pierre BORDIER  
 Bernard BÖSCHENSTEIN  
 Nathalie BOSSON  
 Arlette BOULOMIÉ  
 Pascale BOURGAIN  
 Alain-Michel BOYER  
 Régis BOYER  
 Lucienne BOZZETTO-DITTO

Robert BRÉCHON †  
 Shirley BRICOUT  
 Ian BRINTON  
 Françoise BRIQUEL-CHATONNET  
 Llewellyn BROWN  
 Pauline BRULEY-BERNON  
 Pierre BRUNEL  
(de l'Académie des Sciences morales et politiques)

Thomas BUFFET  
 Régis BURNET  
 Danielle BUSCHINGER  
 Ronan CALVEZ  
 Jean CANAVAGGIO  
 Raúl CAPLÁN  
 Martine CARRÉ  
 Matthieu CASSIN  
 Júlio CASTAÑON GUIMARÃES

Claude CAZALÉ BÉRARD  
 Jean CÉARD  
 Mickaëlle CEDERGREN  
 Stéphane CHAUDIER  
 Danièle CHAUVIN  
 Yves CHEVREL  
 Beïda CHIKHI  
 Lioudmila CHVEDOVA  
 Jean-Guy CINTAS  
 Dalia ČIOČYTE  
 Ashok COLLINS  
 Blandine COLOT  
 Benoît CONORT  
 Thomas CONSTANTINESCO  
 Anne Sophie CONSTANT

Marie-Hélène COTONI  
 Christophe COUDERC  
 Flore COULOUMA  
 André CRÉPIN †  
 Bogdan CRETU  
 François-Xavier CUCHE  
 Gilbert Dahan  
 Ève de DAMPIERRE-NOIRAY  
 Odile DANIEL  
 Bernard DARBORD  
 Gilles DARRAS  
 Marie-France DAVID-DE PALACIO  
 Philippe DAZET-BRUN  
 Jean-Louis DÉCLAIS  
 Claude DE GRÈVE  
 Maria DELAPERRIÈRE  
 François DELPRAT  
 Agnès DERAIL  
 Vincent DÉROCHE  
 Madeleine DESCARGUES-GRANT  
 Muriel DÉTRIE  
 Flora DEVATINE  
 Hughes DIDIER  
 Elitza DIMITROVA  
 Riccardo DONATI  
 Juliette DOR  
 Michel DUBUIS  
 Amélie DUCROUX  
 Marion DUFRESNE  
 Virginie DUMANOIR  
 Brenda DUNN-LARDEAU  
 Julie DUVIGNEAU  
 Michael EDWARDS  
(de l'Académie française)  
 Robert ELLRODT †  
 Geneviève FABRY  
 Juliette FACTHUM-SAINTON  
 Sylvaine FAURE-GODBERT  
 Carla FERNANDES  
 Janice FIAMENGO  
 Michèle FINCK  
 Erich FISBACH  
 Alexander FIUT  
 Miguel Ángel FORNERÍN  
 Cyrille FRANÇOIS  
 Évelyne FRANK  
 Georges FRÉRIS  
 Jean-Marie FRITZ  
 Arlette FRUND

Ivette FUENTES DE LA PAZ  
 Robert FURLONG  
 Florent GABAUDE  
 Daniel GAGNON-BARBEAU  
 Xavier GALMICHE  
 Odile GANNIER  
 Brigitte GAUTIER  
 Irène GAYRAUD  
 Christophe GELLNER  
 Véronique GÉLY  
 Bernard GENDREL  
 Anna KHARANAOULI  
 Stéphanie GENEIX-RABAULT  
 Eugène F.-X. GHERARDI  
 James GIBBONS  
 Paul-Henri GIRAUD  
 Marie-Madeleine GLADIEU  
 Pierre GLAUDES  
 Emmanuel GODO  
 Marie-Christine GOMEZ-GÉRAUD  
 Sandra GONDOUIN  
 Pierre GONNEAU  
 José Ramón GONZÁLEZ  
 Monique GOSSELIN-NOAT  
 Hélène GOUJAT  
 Armand GOULIPIAN  
 Adrian GRAFE  
 Claude GRIMAL  
 Mara GRUDULE  
 Philippe GRUSON  
 Alba GUIMERÁ GALIANA  
 Suzy HALIMI  
 David HAMIDOVIC  
 Almuth HAMMER  
 Hussain HAMZAH  
 Marie-José HANAÏ  
 Jean HARITSCHELHAR †  
 Frédérique HARRY  
 Frédéric HARTWEG  
 Maurice-Ruben HAYOUN  
 Marina HEIDE  
 Gloriantonia HENRIQUEZ  
 Aurélie LOISELEUR  
 Xosé Antonio LÓPEZ SILVA  
 Christine LORRE-JOHNSTON  
 Véronique LOSSKY  
 Ernesto MÄCHLER TOBAR  
 Daniel MAGGETTI  
 Sylvie MARCHENOIR

Cécile HUSSHERR  
 Michel IMBERT  
 Évelyne JACQUELIN  
 Pierre JANTON  
 David JASPER  
 Ronald JENN  
 JEONG Eun Jin  
 Alain JUMEAU  
 Xavier KALCK  
 András KÁNYÁDI  
 Marzena KARWOWSKA  
 Mahmoud KAYYAL  
 Anna KHARANAOULI  
 Danuta KNYSZ-TOMASZEWSKA  
 Judith KOGEL  
 Janko Kos  
 Frank LA BRASCA  
 Sadi LAKHDARI  
 Jérémy LAMBERT  
 Pierre-Yves LAMBERT  
 Marie-Andrée LAMONTAGNE  
 Anna LAMPADARIDI  
 Daniel LARANGÉ  
 Emmanuel LARRAZ  
 Boris LAZIĆ  
 Claudine LE BLANC  
 Hervé LE CORRE  
 Guyonne LEDUC  
 Thierry LEGRAND  
 Alain LEGROS  
 Anne LE GUELLEC-MINEL  
 Claire LE GUILLOU  
 Gildas LEMARDELÉ  
 Véronique LÉONARD-ROQUES  
 Josette LERAY  
 Andrée LEROUSSEAU  
 Henriette LEVILLAIN  
 Shimon LEVY  
 Esther LIN-ROSOLAO  
 Vivian LISKA  
 Inger LITTBERGER CAISOUS-ROUSSEAU  
 Aurélie LOISELEUR  
 Xosé Antonio LÓPEZ SILVA  
 Christine LORRE-JOHNSTON  
 Véronique LOSSKY  
 Ernesto MÄCHLER TOBAR  
 Daniel MAGGETTI  
 Sylvie MARCHENOIR

Daniel MARGUERON  
 Magali Nirina MARSON  
 Jean-Yves MASSON  
 Fiona McMAHON  
 Sylvain MENANT  
 Guillaume MÉTAYER  
 Anneli MIHKELEV  
 Olivier MILLET  
 Dominique MILLET-GÉRARD  
 Mariangela MIOTTI  
 Serge MOLLA  
 Bruno MONFORT  
 Alain MONTANDON  
 Raffaele MORABITO  
 Matthias MORGENSTERN  
 Joanny MOULIN  
 Anne MOUNIC  
 Aurélie MOUZET  
 Timour MUHIDINE  
 John J. MURPHY  
 Franco MUSARRA  
 John NASSICHUK  
 Catherine NEGOVANOVIC  
 Enzo NEPPI  
 Mark NIEMEYER  
 Christos NIKOU  
 Michel NIQUEUX  
 Cliona NÍ RIORDÁIN  
 Antoine NIVIÈRE  
 Étienne NODET  
 Maxime NORMAND  
 Johs. NØRREGAARD FRANDSEN  
 Alexis NOUSS  
 Mariana NOVAES GOMES TEIXEIRA RIBEIRO  
 Dorothy HUFF OBERHAUS  
 Gregorio DEL OLMO LETE  
 Élise OUVREAU  
 Jean DE PALACIO  
 Françoise PALLEAU  
 Benedetta PAPASOGLI  
 Claire PAREFAIT  
 Richard PARISH  
 Sylvie PARIZET  
 Felipe Blas PEDRAZA JIMÉNEZ  
 Frosa PEJOSKA-BOUCHEREAU  
 Anne-Marie PELLETIER

Jacques-Noël PÉRÈS  
 Isabelle PÉRIER  
 Caroline PERRY  
 Liliane PICCIOLA  
 Yannick PIERRINARD  
 Chiara PISACANE  
 Flaviano PISANELLI  
 Claire PLACIAL  
 Zlatko PLESE  
 Jacques POIRIER  
 Marc PORÉE  
 Anne-Pascale POUÉY-MOUNOU  
 Aude PRÉTA-DE BEAUFORT  
 Françoise PRIOUL  
 Jacqueline DE PROYART  
 Patrick QUILLIER  
 Anne-Marie QUINT  
 Marie-Simone RAAD  
 Jean-Michel RABATÉ  
 Philippe RABATÉ  
 Sophie RAMOND  
 Dominique RANAIVOSON  
 Emmanuel REIBEL  
 Isabelle RENAUD-CHAMSKA  
 Simone DE REYFF  
 Michel RIAUDEL  
 Maria José RODRÍGUEZ SÁNCHEZ DE LEÓN  
 Serge ROLET  
 Katherine RONDOU  
 Riikka ROSSI  
 Elisabeth ROTHMUND  
 Lise SABOURIN  
 Anna SAIGNES  
 Agnès SALAVIN-HOLLMAN  
 Aurélie SANCHEZ  
 Alain SANDRIER  
 Giuseppe SANGIRARDI  
 Françoise SAQUER-SABIN  
 Donatella SCAIOLA  
 Olivier SCHEFER  
 Hélio DE SEIXAS GUIMARÃES  
 Philippe SELLIER  
 Bernard SELLIN  
 Marta DE SENNA  
 Bernard SESÉ  
 Jean SÉVRY †  
 Marielle SILHOUETTE  
 Emmanuelle SINARDET

Yann SORDET  
 Fábio DE SOUZA ANDRADE  
 François SPECQ  
 Alda SPOTTI  
 Marcin STAWIARSKI  
 Henri SUHAMY  
 Patrick SUTER  
 Frédéric SYLVANISE  
 Virginie SYMANIEC  
 János SZÁVAI  
 Mireille TABAH  
 Michel TARDIEU  
 Michèle TAUBER  
 Anne TEULADE  
 Yann THOLONIAT  
 Clément TOURNIER  
 Jean TOUZOT  
 TRAN Van Toan †  
 François TRÉMOLIÈRES  
 Béatrice TROTIGNON  
 Laure TROUBETZKOY  
 Raymond TROUSSON †  
 Marie-Thérèse URVOY  
 Dominique URVOY  
 Francis UTÉZA  
 Camilo VAGNER  
 Jean-René VALETTE  
 Fernando VALERIO-HOLGUIN  
 Marie-Anne VANNIER  
 Július VANOVIČ  
 Raquel VELÁZQUEZ VELÁZQUEZ  
 Gisèle VENET  
 Peter VERNON  
 Christiane VEYRARD-COSME  
 Tatiana VICTOROFF  
 Michel VIEGNES  
 Paul VOLSIK  
 Lise WAJEMAN  
 Fedora WESSELER  
 Bertrand WESTPHAL  
 Peter WHITEFORD  
 Wolfgang WIESMÜLLER  
 Frank WILHELM  
 Étienne WOLFF  
 Philippe ZARD  
 Rosmarie ZELLER  
 Marie-Claire ZIMMERMANN  
 Michel ZINK  
 Marc ZUILI ■

# Les grandes entrées

## A

Aaron  
Abel  
Abraham  
Achebe, Chinua  
Adam  
Ady, Endre  
Afä-Wärq, Gäbrä-lyäsus  
Afrique australe  
Afrique centrale  
Afrique de l'Est  
Afrique de l'Ouest  
Afrique du Sud  
Afrique subsaharienne  
Agee, James  
Agnon, Samuel Joseph  
Aichinger, Ilse  
Akhatova, Anna  
Akiutagawa, Ryūnosuke  
Albanie  
Alcuin  
Alemán, Mateo  
Alexis, Jacques Stephen  
Alfieri, Vittorio  
Algérie (Littérature d')  
Al-Kharrat, Édouard  
Allemagne  
Alsace  
Alterman, Nathan  
Amérique centrale  
Amérique espagnole coloniale  
Amichai, Yehuda  
Andersen, Hans Christian  
Andrade, Carlos Drummond de  
Andréiev, Leonid  
Angelus Silesius  
Ange  
Angleterre  
Antilles francophones  
Apocalyptiques (Littératures)  
Apocryphes  
Apollinaire, Guillaume  
Arabes (Littératures)  
Araméenne (Littérature)

Argentine  
Arménie  
Asie centrale  
Asie du Sud  
Asie du Sud-Est  
Asie orientale  
Assis, Joaquim Maria Machado de  
Athalie  
Aubigné, Agrippa d'  
Auden, Wystan Hugh  
Augustin, Saint  
Ausländer, Rose  
Australie  
Autriche

## B

Babel  
Bachmann, Ingeborg  
Baczyński, Krzysztof Kamil  
Baldwin, James  
Balzac, Honoré de  
Barbey d'Aurevilly, Jules Amédée  
Barč-Ivan, Július  
Basque (Littérature)  
Bauchau, Henry  
Baudelaire, Charles  
Beckett, Samuel  
Beer-Hofmann, Richard  
Belgique  
Belli, Giuseppe Gioachino  
Bernanos, Georges  
Bernard de Clairvaux  
Bethsabée  
Bèze, Théodore de  
Bialik, Haïm-Nahman  
Biélorussie  
Bigongiari, Piero  
Blake, William  
Blok, Alexandre  
Bloy, Léon  
Bobin, Christian  
Boccace  
Bolivie

Bonnefoy, Yves  
Borges, Jorge Luis  
Bosnie-Herzégovine  
Bossuet, Jacques Bénigne  
Boulgakov, Mikhaïl  
Bradford, William  
Bradstreet, Anne  
Brandes, Yochi  
Brandstaetter, Roman  
Brecht, Bertolt  
Brenner, Yossef Hayim  
Brentano, Clemens  
Brésil  
Bretonne (Littérature)  
Brontë (Les sœurs)  
Browning, Robert  
Buber, Martin  
Bulgarie  
Bunyan, John  
Burns, Robert  
Byzantin (Empire)

## C

Cædmon  
Caïn  
Calderón de la Barca, Pedro  
Calvin, Jean  
Cameroun  
Camões, Luís Vaz de  
Camus, Albert  
Canada  
Canetti, Elias  
Canons des Écritures juives et chrétiennes  
Cantique des cantiques  
Caraïbe de langue anglaise  
Cardenal, Ernesto  
Carpentier, Alejo  
Catalane (Littérature)  
Cather, Willa  
Celan, Paul  
« Célestine (La) »  
Celtiques (Littératures)  
Cervantès, Miguel de  
Césaire, Aimé  
Chamoiseau, Patrick  
Chappaz, Maurice  
Chateaubriand, François-René de

Chaucer, Geoffrey  
Chazal, Malcom de  
Chedid, Andrée  
Chénouté  
Chessex, Jacques  
Chili  
Chine  
Chrétien de Troyes  
Chute (La)  
Claudel, Paul  
Cohen, Albert  
Coleridge, Samuel Taylor  
Colombie  
Colonna, Vittoria  
Comenius  
Confiant, Raphaël  
Congo (République du)  
Congo (République Démocratique du)  
Conrad, Joseph  
Copte (Littérature)  
Coran et la Bible (Le)  
Coréenne (Littérature)  
Corneille, Pierre  
Corse  
Costa Rica  
Côte d'Ivoire  
Crashaw, Richard  
Critique biblique  
Croatie  
Cuadra, Pablo Antonio  
Cuba

## D

Dadelsen, Jean-Paul de  
Danemark  
Dante  
Darío, Rubén  
Darwich, Mahmoud  
David  
Dazai, Osamu  
Defoe, Daniel  
Delibes, Miguel  
De Luca, Erri  
Déluge  
Depestre, René  
Dhuoda  
Dickens, Charles  
Dickinson, Emily

Döblin, Alfred  
Doctorow, Edgar Lawrence  
Dominicaine (République)  
Donne, John  
Dostoïevski, Fiodor Mikhaïlovitch  
Douglass, Frederick  
Drame liturgique au Moyen Âge  
Droste-Hülshoff, Annette von  
Du Bartas, Guillaume  
Dunbar, William

## E

Eckhart, Maître  
Écosse  
Éden  
Edwards, Jonathan  
Edwards, Michael  
Égypte  
Eliot, George  
Eliot, T.S.  
Elytis, Odysseas  
Emerson, Ralph Waldo  
Emmanuel, Pierre  
Endō, Shūsaku  
Enfance et de Jeunesse (Littérature d')  
Enríquez Gómez, Antonio  
Équateur  
Érasme  
Ésaü  
Espagne  
Esther  
Estonie  
États-Unis  
Éthiopie  
Ève  
Exégèse de la Bible (Introduction à l')  
Exégèse de la Bible dans l'Occident médiéval

## F

Faulkner, William  
Feijoo y Montenegro, Benito Jerónimo  
Fénelon, François de  
Feuchtwanger, Lion  
Fielding, Henry  
Fils prodigue

Finlande  
Flaubert, Gustave  
Flavius Josèphe  
Foscolo, Ugo  
France  
France, Anatole  
Fréchette, Jean-Marc  
Frénaud, André  
Freud, Sigmund  
Frisonne (Littérature)  
Frost, Robert  
Fuentes, Carlos

## G

Gajcy, Tadeusz  
Galicienne (Littérature)  
Gamaleya, Boris  
García Márquez, Gabriel  
Garnier, Robert  
Gelman, Juan  
Genèse 1-2, Récits de création  
Géorgie  
Germain, Sylvie  
Ghelderode, Michel de  
Gibran, Khalil Gibran  
Gide, André  
Ginsberg, Allen  
Giono, Jean  
Glissant, Édouard  
Gnostique (Littérature)  
Godínez, Felipe  
Goethe, Johann Wolfgang von  
Gogol, Nikolaï Vassiliévitch  
Golding, William  
Goll, Yvan  
Gaal (Romans du)  
Graves, Robert  
Grèce  
Greene, Graham  
Grillparzer, Franz  
Grimmelshausen, Hans Jacob Christoffel von  
Grosjean, Jean  
Grundtvig, Nikolas Frederik Severin  
Gryphius, Andreas  
Guadeloupe  
Guatemala  
Guyane

## H

Hagar  
Haïti  
Haldas, Georges  
Hardy, Thomas  
Hareven, Shulamith  
Hau'ofa, Epeli  
Hawthorne, Nathaniel  
Heaney, Seamus  
Hebbel, Friedrich  
Hebel, Johann Peter  
Hébert, Anne  
Hébraïque (Littérature)  
Heine, Heinrich  
Hemingway, Ernest  
Herbert, George  
Hesse, Hermann  
Hexameron  
Hill, Geoffrey  
Hochwälder, Fritz  
Hofmannsthal, Hugo von  
Hogg, James  
Holan, Vladimír  
Holbach, baron d'  
Hölderlin, Friedrich  
Honduras  
Hongrie  
Hopkins, Gerard Manley  
Hrabal, Bohumil  
Hugo, Victor  
Hurston, Zora Neale  
Huysmans, Joris-Karl

## I

Ibsen, Henrik  
Ignace de Loyola  
Ihimaera, Witi  
« Imitation de Jésus-Christ »  
Inde  
Irlande  
Isaac  
Islande  
Ismaël  
Israéliennes (Littérature)  
Italie

## J

Jabès, Edmond  
Jacob  
Jacob, Max

Jacques de Voragine  
Japon  
Jean-Baptiste  
Jean de la Croix  
Jésus-Christ  
Job  
Jonas  
Joseph  
Joseph d'Arimathie  
Josipović, Gabriel  
Jouve, Pierre Jean  
Joyce, James  
Juana Inés de la Cruz (Sor)  
Juda Halévi  
Judas  
Judith  
Juives vernaculaires  
(Littératures en langues)

**K**

Kafka, Franz  
Kagame, Alexis  
Kasprowicz, Jan  
Kazantzákis, Nikos  
« Kebra Nagašt »  
Kenya  
Kierkegaard, Søren  
Kleist, Heinrich von  
Klopstock, Friedrich Gottlieb  
Knox, John  
Kochanowski, Jan  
Kolmar, Gertrud  
Konwicki, Tadeusz  
Krasznahorkai, László

**L**

La Fontaine, Jean de  
Lagerlöf, Selma  
Lamartine, Alphonse de  
Lasker-Schüler, Else  
Latin (Littérature en)  
La Tour du Pin, Patrice de  
Lavant, Christine  
Lawrence, David Herbert  
Laxness, Halldór Kiljan  
Lazare  
Leeuwen, Boeli van  
Le Fort, Gertrud von  
Lefranc de Pompijan,  
Jean-Jacques

Lemaire, Jean-Pierre  
Le Moyne, Jean  
Leopardi, Giacomo  
Leskov, Nicolas  
Lessing, Gotthold Ephraim  
Lettonie  
Levi, Primo  
Levin, Hanokh  
Lezama Lima, José  
Liban francophone  
Lilith  
Lima, Jorge de  
Lindgren, Torgny  
Lituanie  
Longfellow, Henry Wadsworth  
Lope de Vega, Felix  
Louis de Grenade  
Lovelace, Earl  
Lowell, Robert  
Luis de León  
Lulle, Raymond  
Luther, Martin  
Luxembourg  
Luzi, Mario

**M**

Maccabées  
Maccédoine  
Madagascar  
Maghreb (Littératures du)  
Maghreb (Littérature  
d'expression française du)  
Mahfouz, Naguib  
Malègue, Joseph  
Mandelstam, Ossip  
Manichéenne (Littérature)  
Mann, Thomas  
Manzoni, Alessandro  
Mapou, Avraham  
Márai, Sándor  
Marguerite de Navarre  
Marie  
Marie-Madeleine  
Marot, Clément  
Martinique  
Marulić, Marko  
Marvell, Andrew  
Mather, Cotton  
Mauriac, François

Maurice (Île)  
McCarthy, Cormac  
Melville, Herman  
Mendelssohn, Moses  
Mendes, Murilo  
Merejkovski, Dimitri  
Meschonnec, Henri  
Mexique  
Michon, Pierre  
Mickiewicz, Adam  
Miłosz, Czesław  
Milton, John  
Miró, Gabriel  
Moïse  
Montaigne, Michel de  
Morante, Elsa  
Morrison, Toni  
Mouawad, Wajdi  
Munk, Kaj  
Musset, Alfred de  
Mystères et moralités  
Mystère, Bible et Littérature  
Mythologie antique et la Bible  
(La)

**N**

Nádas, Péter  
Néerlandaise (Littérature de  
langue)  
Nerval, Gérard de  
Ngugi, wa Thiong'o  
Nicaragua  
Nietzche, Friedrich  
Nigéria  
Noé  
Norvège  
Norwid, Cyprian  
Nouvelle-Calédonie  
Nouvelle-Zélande  
Novalis  
Nowak, Tadeusz

**O**

O'Brien, Flann  
Occident au Moyen Âge  
(La Bible en)  
Occitane (Littérature)  
Océan Indien  
O'Connor, Flannery

Ôe, KENZABURŌ  
O'Neill, Eugene  
Opéra  
Opitz, Martin  
Oppen, George  
Ouellette, Fernand

**P**

Pacifique francophone  
Pagis, Dan  
Palestinienne (Littérature)  
Panama  
Papadiamántis, Alexandre  
Paraguay  
Paraphrases bibliques  
au Moyen Âge  
Pascal, Blaise  
Pasolini, Pier Paolo  
Pasternak, Boris  
Paul  
Pays-Bas  
Pays de Galles  
Paz, Octavio  
Péguy, Charles  
Pères de l'Église  
Pérez de Ayala, Ramón  
Pérez Galdós, Benito  
Pérou  
Persane (Littérature)  
Perutz, Leo  
Pessoa, Fernando  
Pétrarque  
Pétursson, Hallgrímur  
Philippines  
Pilinszky, János  
Poe, Edgar Allan  
Pologne  
Polynésie française  
Ponce Pilate  
Pope, Alexander  
Porto Rico  
Portugal  
Pouchkine, Alexandre  
Proche / Moyen-Orient  
Proust, Marcel  
Proverbes  
Psaumes

**Q**

Oohéleth ou l'Ecclésiaste

Quevedo, Francisco de

**R**

Rabelais, François  
Racine, Jean  
Rébecca  
Reine de Saba  
Renan, Ernest  
Renard, Jean-Claude  
Réunion (Île de La)  
Reznikoff, Charles  
Richardson, Samuel  
Rilke, Rainer Maria  
Rimbaud, Arthur  
Rizal, José  
Roa Bastos, Augusto  
Rolland, Romain  
Romanos le Mélode  
Ronsard, Pierre de  
Rosa, João Guimarães  
Rostworowski, Karol Hubert  
Rotem, Yehudit  
Roth, Joseph  
Roud, Gustave  
Roumain, Jacques  
Roumanie  
Rousseau, Jean-Jacques  
Rowlandson, Mary  
Rubião, Murilo  
Russie  
Rutebeuf  
Ruth

**S**

Saba, Umberto  
Sachs, Nelly  
Sagesse (Littérature de)  
Sainte-Beuve, Charles-  
Augustin  
Saint-John Perse  
Salomé  
Salomon  
Salomon Ibn Gabirol  
Salvador (EI)  
Samson  
Sand, George  
Sara  
Saramago, José  
Satan  
Saül

Scandinaves (Littératures)  
Schiller, Friedrich von  
Schulz, Bruno  
Science-Fiction  
Scott, Walter  
Sebald, Winfried Georg  
Maximilian  
Séféris, Georges  
Sénégal  
Senghor, Léopold Sédar  
Serbe (Littérature en langue)  
Shakespeare, William  
Sidney, Philip  
Sikélianos, Anghélos  
Singer, Isaac Bashevis  
Slaves du Sud  
Slovaque (Littérature)  
Slovénie  
Słowacki, Juliusz  
Soyinka, Wole  
Spenser, Edmund  
Spire, André  
Spitz, Chantal  
Sponde, Jean de  
Sri Lanka  
Steinbeck, John  
Stendhal  
Sterne, Laurence  
Stevenson, Robert Louis  
Stowe, Harriet Beecher  
Strindberg, August  
Suarès, André  
Suède  
Suisse  
Suzanne  
Swift, Jonathan  
Syriaque (Littérature)

**T**

Taiwan  
Tasse (Le)  
Tchekhov, Anton  
Tchèque (Littérature)  
Tchernichovsky, Shaul  
Thérèse d'Avila  
Thomas, Dylan Marlais  
Thoreau, Henry David  
Tirso de Molina  
Tobie

Tolstoï, Lev  
Tomlinson, Charles  
Torga, Miguel  
Tournier, Michel  
Traductions de la Bible  
Traherne, Thomas  
Trakl, Georg  
Trotzig, Birgitta  
Tsvetaïeva, Marina  
Turquie  
Twain, Mark

**U**

Ukraine  
Unanumo, Miguel de  
Undset, Sigrid  
Ungaretti, Giuseppe  
Uruguay

**V**

Van den Vondel, Joost  
Vargas Llosa, Mario  
Vaughan, Henry  
Venezuela  
Vicente, Gil  
Victor, Gary  
Veira, António  
Vietnam  
Vigée, Claude  
Vigny, Alfred de  
Villon, François  
Voltaire

**W**

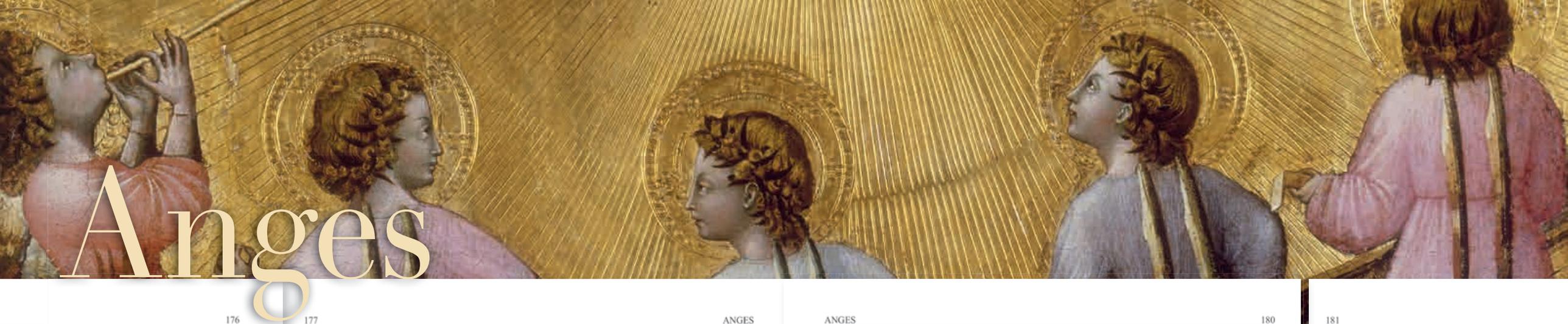
Walcott, Derek  
Wallah, Yona  
Wendt, Albert  
Werfel, Franz  
White, Patrick  
Whitman, Walt  
Whittier, John Greenleaf  
Wordsworth, William

**Y**

Yeats, William Butler  
Yougoslavie

**Z**

Zach, Nathan  
Zimbabwe  
Zola, Émile  
Zweig, Stefan



# ANGES

176

177

ANGES

ANGES

180

181

## ANGES

### L'ange protéiforme

L'ange souffre de son indétermination fondamentale, dès son entrée en littérature et tout au long de l'extraordinaire développement qu'il y connaît. Le terme « Maleak » de l'Ancien Testament, loin de postuler l'existence d'une créature surnaturelle, recouvre simplement la fonction de messager, sans préjuger de son origine ni de la nature transcendante de son discours. La première occurrence d'un envoyé divin (Gn 3, 24) est celle du gardien d'Éden, désigné « Kherub », taureau ailé de la mythologie assyrienne, que le pseudo Denys l'Aréopagite ne définit proprement comme hiérarchie angélique qu'aux alentours de 490. Les sources prébibliques de l'ange sont encore attestées par l'intervention du séraphin, notamment dans le Deutéronome, les Nombres, plus clairement dans la prophétie d'Isaïe (6, 2), et dont la nature angélique n'a rien d'évident. Outre la longue tradition d'indétermination générique de l'ange qu'elle fait naître, les ailes inférieures du séraphin enveloppant ses « pieds », donc ses parties basses, les six créatures contemplées par Isaïe laissent deviner leur origine polythéiste. « Saraph » se traduit par l'adjectif « brûlant », et se rapproche parfois de « saraf », qui signifie « venimeux » par analogie avec l'inflammation. Les historiens de la Bible s'accordent à interpréter cette image comme dérivée de « l'uraci » égyptien, le cobra ailé, protecteur de Pharaon. L'origine du séraphin semble donc parfaitement distincte de celle du chérubin, et l'un comme l'autre ne se dégagent qu'à peine des mythes prébibliques dont ils sont issus, au moins en partie. Sans doute l'ange ne pose-t-il pas encore question aux premiers traducteurs grecs de la Bible, où l'*aggelos* (d'où est venu le terme « ange ») ne préjuge pas non plus d'une nature particulière de l'envoyé. En ce sens, la Bible marque une étape de la formation de « l'être angélique » en tant que figure spécifique, mais elle n'en est ni la naissance, ni le terme. Si la Bible est effectivement le lieu de gestation de l'ange, où diverses figures et influences commencent de se réunir, ce n'est qu'à partir du protomessianisme chrétien qu'il prendra effectivement corps en tant qu'entité originale : chez Philon d'Alexandrie, lui-même influencé par la tradition rabbinique. Sans doute le *Livre d'Hénoch* (estimé au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), puis la *Mishna* (environ 200 apr. J.-C.) ont-ils pour la première fois envisagé une nature

spécifiquement angélique. Leur datation reste pratiquement impossible. En outre, leurs multiples emprunts au panthéon indo-persan (notamment les Izeds du Zoroastrisme) laissent douter d'une réelle indépendance de la figure angélique vis-à-vis du génie polythéiste.

Toutefois, l'organisation rétrospective des créatures surnaturelles vétotestamentaires ordonne ces différentes apparitions, et range séraphins et chérubins sous cette nouvelle catégorie « angélique ». Elle en exclut d'autres ; puisque la tradition fait un ange de l'adversaire de Jacob (Gn 32, 25) désigné comme Dieu lui-même (« tu as lutté avec Dieu ») et, plus tardivement, le serpent de la Genèse comme la manifestation d'un ange déchu, rien ne s'oppose apparemment à ce que le buisson ardent apparue devant Moïse ou la colombe de Noé soient investis d'une essence angélique. En outre, c'est l'angélisation du messager envoyé par Dieu à Tobie, Raphaël, qui rend possible l'attribution de nom propres aux anges. Le livre de Daniel y ajoute Gabriel, « force d'Eloïm » (Dn 10, 13), qui réapparaît dans l'épisode de l'Annonciation (seul l'évangile de Luc le nomme, Lc 1, 19), et Michel, « semblable à Eloïm » (Dn 12, 1), repris par l'Apocalypse (Ap 12, 7). Le catholicisme en dégage une trinité de fonctions angéliques principales : initiatrice (Raphaël), annonciatrice (Gabriel) et combattante (Michel). Les religions protestante et orthodoxe en ajoutent une quatrième, liée à l'archange Uriel nommé par le livre d'Hénoch (apocryphe dans l'Église romaine), chargé de réguler le mouvement des astres. Avec l'attribution de noms propres apparaît la pensée d'anges individualisés, qui permet la création d'anges protagonistes en littérature.

L'apparence de l'ange est marquée par la même pluralité. Les épées flamboyantes du gardien d'Éden et l'incandescence du séraphin plaident pour une figure marquée par l'attribut ignique, mais ni les deux anges reçus par Loth à Sodome (Gn 19, 1-22), ni l'ange Raphaël que Tobie ne reconnaît pas immédiatement comme tel (*Tb* 5, 4), ni la mystérieuse apparition du gué de Yabboq qu'affronte Jacob (Gn 32, 25) ne signalent un caractère semblable. L'Ancien Testament s'attache à transcrire la nature du message apporté, au détriment de l'apparence du messager. En ce sens, l'accueil théologique, puis artistique de l'ange est celui d'une pure parole, à laquelle doit correspondre dans un second temps une pure essence. L'art biblique

transforme donc spontanément la première nature incandescente de l'ange en une nature impondérable, lumineuse, puis aérienne. Toutefois, le rapport de l'aile à l'ange, qui fonde sa représentation moderne, n'est ni exclusif, ni nécessaire. Son anthropomorphisme lui-même semble principalement déterminé par les représentations de la peinture médiévale et l'aménagement des premières églises. Ses premières tentatives de description, menées par la philosophie néoplatonicienne et chrétienne, suggèrent pour leur part l'apparition de figures géométriques, jusqu'à confondre l'ange biblique avec les manifestations de l'Esprit pur. Clément d'Alexandrie, puis Origène les décrivent sous la forme de sphères parfaites, capables d'apparaître à l'observateur humain sous la forme de leur choix. En tant qu'émanation directe de l'Esprit divin, Clément d'Alexandrie en vient à désigner le Christ comme ange. Sans doute l'imprécision de ces apparences n'est-elle pas étrangère à l'immense fortune poétique de l'ange, dont les manifestations textuelles sont opérées à toutes époques sur le mode de l'intuition plutôt que de la certitude. L'apparition angélique, quelle qu'elle soit, n'est jamais indiscutable, mais systématiquement légitime dès lors que le lecteur l'envisage. Ainsi l'intervention de l'oiseau en poésie (le corbeau chez **Rimbaud**\* ou **Edgard Poe**\*, le rossignol chez **Keats** ou **Lamartine**\*, le cygne chez **Mallarmé** ou **Yeats**\*) constitue une source d'angélité toujours active, toujours incertaine.

S'attacher à définir l'ange comme une « figure » conduit à d'insolubles contradictions, lesquelles se sont symétriquement exercées sur les plans mythique, théologique et rationnel. La rivalité de l'ange et de la figure antique constitue certainement le centre littéraire de ces trois plans : tout au long de son évolution, l'ange se confronte au bestiaire mythologique sans jamais pouvoir s'en dégager ni s'y assimiler tout à fait. Ainsi le rapport maintes fois relevé entre l'Annonciation de l'ange et l'énigme du sphinx, entre l'ange des Nations et les Victoires antiques, entre le bon ange personnel et le démon socratique, entre l'ange messager et la figure d'Hermès, avec laquelle il va souvent jusqu'à se confondre, puis, dans le contexte de la réhabilitation du merveilleux médiéval menée par le romantisme européen, et cette fois de manière explicite, entre l'ange et la fée. La littérature française en offre des manifestations dans le *Génie du Christianisme* de **Chateaubriand**\* (chapitre « Ange »), dans le

toires, y compris d'un auteur à l'autre, quand bien même ces deux auteurs divergent sur le bien fondé du dogme auquel il se rattache. Le triptyque des contes 462 à 464 des *Mille et Une nuits* en propose une interprétation morale fondée sur la distinction des ordres céleste et terrestre. Le premier, intitulé « Conte de l'ange de la mort et du roi », oppose la figure d'un souverain paniqué à la perspective de sa mort annoncée par un ange, à celle d'un ermite qui accueille la même prédiction avec joie et reconnaissance. En plus de recouper les quatre fonctions principales de la *Légende dorée*, le conte résout leur tension en les catégorisant selon le degré de vanité du récepteur. L'ange néfaste anéantit l'orgueil des rois (message conforme aux vicissitudes du soufisme persécuté), ouvre une brèche dans le système des autorités temporelles, mais il s'instaure par le même acte garant de l'élection du juste. La chute du récit, qui accorde à l'ermite la grâce de choisir l'instant de sa mort, pose et dénoue un second paradoxe, selon lequel le délai, puis l'éternité ne sont accordés qu'à celui qui désire le terme. L'ange, étant donné sa nature d'intermédiaire, réalise la coexistence de deux temporalités distinctes, l'une marquée par la succession, donc l'inquiétude, et l'autre *sub specie aeternitatis*. User de l'ange comme point de référence à partir duquel il devient possible de réfuter la justice temporelle constitue donc un réflexe littéraire constant dans les sociétés monothéistes, qui se retrouve jusque dans la littérature de résistance, sans préjuger de la piété de l'auteur particulier (en français, voir les anges des *Feuillets d'Hypnos* de **René Char**, *Jour de colère*, *Combats avec tes défenseurs* et *Sodome de Pierre Emmanuel*\*, *La Lutte avec l'ange* de **Claude Vigée**\*, le *Jean Sans Terre* de **Yvan Goll**\*, plusieurs des 33 *Sonnets* de **Jean Cassou**...). Le *topos* est abondant).

Le mouvement de *La Divine Comédie* confirme cette intuition d'une plasticité du temps et du parler angélique en fonction de son destinataire, et l'étend à l'ensemble de la situation de lecture. Les anges y adoptent des fonctions distinctes selon le lieu de leur office : caricatures terrifiantes en Enfer, guides et passeurs au Purgatoire, chanteurs au Paradis. Le narrateur lui-même est le témoin de cette pluralité d'apparences, sans qu'il soit possible de déterminer si leur évolution dépend du territoire visité ou du degré d'initiation du visiteur lui-même. Si le personnage de **Dante**\* et son lecteur partagent un même regard tout au long du voyage, il n'est jamais

certain, mais jamais impossible que la fonction angélique ne progresse pas sur le chemin de la lumière divine de façon parallèle, extérieurement à la psyché des deux voyageurs. Dès lors se pose la question complexe de la fonction narcissique de l'ange en littérature. Le nom de Dante lui-même porte l'emprunte de ce phénomène d'invasion de l'ange sur le sujet qui le contemple ou l'énonce, puisqu'il est dans sa forme originelle « Alli-gieri », littéralement « porteur d'ailes ». Le caractère bénéfique ou néfaste d'une telle identification demeure indécidable : l'ange-double guide autant qu'il égare. En ce sens, l'ange porte en lui une mise en garde paradoxale contre la vanité qu'il inspire.

La définition de l'ange développée au sein de la tradition chrétienne, gardien de celle-ci, garant de la vérité des Textes et outil de diffusion de la Foi, s'accommode donc difficilement d'un certain nombre d'aspects de la figure angélique. S'il a pu être amplement utilisé dans ce premier sens, il n'en reste pas moins que l'ange est un principe actif, mais dangereux pour le catholicisme. De fait, l'ange applique son empreinte sur l'ensemble des remises en question historiques de l'Église romaine. Il marque l'évolution religieuse de la Renaissance (principalement dans le domaine pictural, mais tout aussi visible dans l'œuvre poétique de Michel-Ange), puis le schisme protestant et ses expressions littéraires les plus monumentales : le *De Angelis* de **Luther**\*, les *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné\*, le *Paradis perdu* de **John Milton**\*. À considérer Milton, peut-être n'est-il pas excessif d'y relever un autre cas de fonction autoréflexive de l'ange : le protestantisme, tout particulièrement dans ses ramifications anglo-saxonnes, se reconnaît douloureusement dans la légende de la révolte des anges. Cette hypothèse a l'avantage de fournir une possible interprétation du paradoxe souvent relevé, en vertu duquel le premier chant du *Paradis Perdu* se consacre à donner la parole au Diable en même temps qu'au poète. Le goût des cultures protestantes pour l'ange déchu est en cela voisin de la fascination que lui inspire la figure de Caïn (ainsi la pièce éponyme, dans laquelle **Byron** présente le personnage écartelé par les argumentations contradictoires de l'ange et de Lucifer).

Au sein des infortunes religieuses de l'histoire humaine, si fécondes en littérature, l'ange occupe une position originale : son indétermination fondamentale l'amène à conquérir en permanence de

nouveaux espaces textuels, sans pour autant renoncer aux anciens.

## La littérature, angélormorphose du langage

### L'ange écrivain

Ainsi se pose le paradoxe du phénomène angélique : l'ange est bien une création du mono-théisme, mais elle lui est terriblement indocile, accueillant indifféremment le discours du dogme qui l'invoque, ou celui de ses contempteurs. La même indépendance s'exerce vis-à-vis de l'auteur qui en fait usage. Né de ce rapport dialectique entre principe d'ordre et principe de transgression, il est dans la nature angélique d'échapper aux intentions de ses créateurs, auteurs ou dieu(x). On ne peut donc se contenter de concevoir l'ange comme un simple motif littéraire. Dans le développement de la littérature, l'ange a ses volontés propres, indépendantes des écrivains qui les manifestent.

Chaque forme littéraire expérimente la fonction angélique, soit pour son compte, soit par les échanges qu'elle entretient avec les autres. Pourtant, l'ange s'oriente en littérature en fonction de préférences manifestes. Sans en être absent, l'ange est un motif quelque peu effacé du roman médiéval. Une unique allusion y est faite dans le long texte anonyme *Lancelot du Lac*. L'œuvre de **Chrétien de Troyes**\* en comporte une autre dans le *Roman du Graal*, où un ange armé d'une épée flamboyante maudit le roi Mordrain. La chanson de geste se révèle plus riche en anges, quoiqu'elle n'envisage guère la figure que sous son aspect militaire, combattant les armées du Mal. Ainsi *La Chanson de Roland*, où les anges Gabriel et Michel mènent au Paradis la dépouille de Roland, et accomplissent divers miracles en faveur des Francs, sur le modèle des interventions divines de l'*Iliade*. Le chapitre sept de la *Jérusalem délivrée* de **Tasse**\*, présente les chevaliers chrétiens protégés d'Argant par l'intercession de l'ange au bouclier de diamant. Si la fonction angélique fondamentale est bien celle de messager, leurs apparitions martiales, michaéliques, ne peuvent que difficilement s'interpréter comme une situation de discours. La parole de l'ange intervient ici hors des structures du langage, sans toutefois cesser d'être parole. Il faut encore citer le cas du *Haut livre du Graal*, variante de Chrétien de Troyes dans lequel l'auteur (anonyme) affirme

Dieu». Dès 1955, réalisant un documentaire sur les Annonciations (*Royaumes de ce monde*, court-métrage au titre bien révélateur, écrit avec Roger Livet), il s'attachait à les réinterpréter, au-delà de tout sens religieux, comme des «annonces» des nouveaux possibles – purement humains – de la peinture. Enfin, dans le récit en forme d'essai sur l'art intitulé *L'Arrière-Pays* (Skira, 1972), Yves Bonnefoy insiste sur l'importance pour lui des toiles de Poussin sur «Moïse sauvé des eaux». Une comparaison avec la section «Deux couleurs» du grand poème *Dans le leurre du seuil* (Mercure de France, 1975), écrit en même temps que *L'Arrière-Pays*, montre bien que la figure de l'enfant dans le poème est issue de la rêverie sur la barque-berceau du nouveau-né recueilli par la fille de Pharaon, complémentaire de la mythique barque des morts. Comme l'écrit encore Yves Bonnefoy dans *Rome, 1630*, Poussin dans ces tableaux très oniriques a repris, en toute indépendance spirituelle, «la question de l'amour [...] à partir de ses données primordiales: l'enfance, le vrai lieu, la femme rédemptrice, le destin». Et ce sont aussi les thèmes qui se croisent au fil des sections de *Dans le leurre du seuil*.

Ayant pris vie pour le poète à travers la peinture, certains motifs bibliques vont, au fil du temps, passer dans son œuvre poétique sous la forme de ce qu'il a appelé des «récits en rêve» (voir le livre du même titre, Mercure de France, 1987). L'un des premiers exemples en est le récit intitulé «Les découvertes de Prague», dans *Rue traversière* (Mercure de France, 1977): la «Nouvelle suite de découvertes» qui le prolonge amène le narrateur à s'interroger sur sa première rêverie, où il a imaginé qu'un historien d'art entrerait pour la première fois dans une chambre du château de Prague murée depuis des siècles, et y était bouleversé par la vision de tableaux inconnus, tous religieux. Resté seul avec sa compagne, l'homme est incapable de lui expliquer pour quelle raison il a été terrifié par ces toiles. Revenant, dans la «Nouvelle suite de découvertes», sur ce premier récit (inspiré par un fait réel sur lequel son imagination avait brodé), Yves Bonnefoy prend conscience que les *sujets* des tableaux étaient plus importants que sa première narration ne voulait l'admettre: il s'agissait surtout d'épisodes liés à la Nativité. Le poète prend alors conscience que ce dont il s'agissait en fait dans sa rêverie, c'était de la naissance prochaine d'un enfant. Repensant aux étoiles qui, dans le premier

récit, brillaient à la fenêtre pendant la conversation de l'historien d'art avec sa compagne, Yves Bonnefoy écrit: «Cette présence incertaine encore mais évidemment désirée, c'est une naissance à venir, une naissance au degré du ciel étoilé, de la terre, une naissance qui soit divine – sauf que toute naissance est divine, toute vie qui prend forme une terre et un ciel qui recommencent [...]. Dieu, non: l'enfant comme manifestation, en soi-même la seule vraie, la seule évidente, de ce qui se cherche et se perd toujours dans l'idée de Dieu, naïve en somme.»

Ces derniers mots montrent bien que c'est d'abord la saisie conceptuelle de «Dieu» par la théologie qui rebute l'auteur. Aussi, sans revenir sur son refus de la croyance, s'est-il aventuré dans la dernière partie de son œuvre à rêver à «l'idée de Dieu» en tentant de lui donner une signification purement humaine. Dans *Les Planches courbes* (Mercure de France, 2001), «L'encre aveugle» bâtit la fiction d'une religion dont la théologie enseigne que Dieu n'est ni tout-puissant ni omniscient, mais faible, ignorant et aveugle. Dans le même recueil, le texte des pierres semble bien caractérisé comme une figure divine. La convalescence est divine» parcourt le poète. Dans *La Longue chaîne de Dieu* (Mercure de France, 2008), le récit «L'Éclair» élabore la fiction de croyants dont le timent tient à la conviction qu'ils désirent que nous lui donnions un nom pour l'absolu [...], c'est là tend, hélas, le langage. Le nom mal.» Mais nommer quoi que ce soit, ils à penser, c'est déjà un peu ne les conduit au suicide. La seconde demanderait une longue élucidation signifiera ici que la sérénité revient la vision d'enfants qui jouent.

Toutefois, dans de tels textes directs n'est faite au Nouveau Testament explicites qu'on ne trouve Bonnefoy concernant l'Ancestral concentrent en fait sur Adam allusions nombreuses dans le rêve» mettant en scène des concerne principalement les variantes de la sortie du jardin» à la fin de *La Longue chaîne* première lecture de ces textes

situé désormais à un niveau implicite et symbolique, fort éloigné également du regard mimétique qui caractérisait la littérature bolivienne des premiers temps.

ERICH FISBACH

CASTAÑÓN BARRIENTOS C., *Literatura boliviana inspirada en la Biblia*, La Paz, éd. de l'auteur, 1977.

### BONNEFOY, YVES (né en 1923)

Après une courte période d'adhésion au surréalisme, Yves Bonnefoy s'engage à partir de la publication de *Du mouvement et de l'immobilité de Douve* (1953) sur la voie d'une poésie qui entend répondre aux désarrois de l'époque contemporaine en réaffirmant la possibilité de donner un sens à l'existence sans recourir à la transcendance, pour restaurer avec le monde un contact vivant que le poète nommera plus tard «la présence». Parallèlement aux poèmes, de nombreux essais critiques se succèdent à partir de 1954 et forment un autre massif important de l'œuvre, le troisième étant constitué par les traductions. Ces travaux, innombrables, ont valu à Yves Bonnefoy d'enseigner au Collège de France de 1981 à 1993.

On s'attendrait à ce que la Bible ne joue aucun rôle chez un poète qui se dit étranger à toute foi. Or, tel n'est pas le cas. Si les références bibliques sont absentes des premiers livres de poésie, elles investissent assez tôt la pensée de l'auteur à travers sa passion pour la peinture, qui l'amène à devenir aussi un historien d'art, avec notamment un grand essai sur le baroque italien (*Rome, 1630*, Flammarion, 1970). Sans nier les fondements religieux du baroque, le poète y voit l'occasion d'étudier ce qu'il advient de la peinture dans un monde d'où peu à peu «se retirent les signes de la présence de

# Yves Bonnefoy

# Isaac

ISAAC

Dans un numéro récent de la revue *The Stony Thursday Book*, le poète Harry Clifton (né en 1952) se prononce sur le rôle de la Bible: sans équivoque, son poème est intitulé «The Bible as Literary Text». De toute évidence, cela traduit le statut de la Bible dans la littérature irlandaise au XXI<sup>e</sup> siècle.

CLÍONA NÍ RÍORDÁIN

BAILEY I., *Samuel Beckett and the Bible*, Londres, Bloomsbury, 2014. • BEAUMONT C.A., *Swift's Use of the Bible*, Athens, University of Georgia Press, 1965. • POULAIN A., «Yeats's Passion Plays», in Warwick Gould & Meg Harper (eds.), *Yeats's Mask, Yeats Annual* n° 19, 2013, p. 49-63.

ISAAC

1184

ISAAC

## Le récit biblique

La figure d'Isaac (nom qui signifie « il rira » ou « Que [Dieu] rie ») apparaît au chapitre 21 du livre de la Genèse (21, 6). Né d'une mère nonagenaire et d'un père centenaire, il est le fils de la promesse divine (Gn 17, 16-17; 18, 10-15), fils inespéré, enfanté par Sara, l'épouse légitime d'Abraham (Gn 15, 4-5). Le récit de son enfance est seulement marqué par sa circoncision et le grand festin donné au jour de son sevrage – qui coïncide avec la disgrâce d'Hagar et d'Ismaël envoyés au désert (Gn 21, 8-21). C'est en Gn 22 que l'on voit apparaître Isaac en pleine lumière: Elohim a demandé à Abraham de lui sacrifier son fils. Alors qu'Abraham lève le couteau pour immoler Isaac, l'ange de Dieu arrête son bras. Isaac épouse ensuite Rébecca, fille de Bétuel et sœur de Laban. De son union avec elle, il engendre Jacob et Ésaü.

À Gêrar, pour échapper à la famine, Isaac fait passer Rébecca pour sa sœur, par peur du roi Abimélek et encourt ses reproches (Gn 26, 7-11). Bientôt comblé de richesses, il est gratifié d'une vision divine et Yahvé lui renouvelle la promesse d'une nombreuse descendance (Gn 26, 24). La fin de sa vie est le théâtre d'un épisode resté célèbre: son fils puîné, Jacob, obtient la bénédiction destinée à l'aîné Ésaü, en trompant son père dont les yeux sont « éblouis de vieillesse », c'est-à-dire affaiblis par la vieillesse (Gn 27, 1).

L'épître aux Romains (9, 7-10) réaffirme son statut de fils de la promesse et Paul le désigne

comme « notre père » (Rm 9, 10). Mais, contrairement à la lettre de Jacques (2, 21-23) qui voit seulement dans la scène de Gn 22 un acte d'offrande, signe de la foi vive d'Abraham, le chapitre 11, 17-19, de la lettre aux Hébreux établit une lecture typologique de cet épisode; elle inspirera les premiers siècles du christianisme. L'offrande du patriarche y est interprétée comme une *parabole*, c'est-à-dire une similitude, un type, une figure du sacrifice parfait réalisé par le Christ. Loin de se clore sur lui-même, le récit de l'offrande du fils ouvre alors sur un autre récit: celui de la Passion du Christ sur la Croix, qui donne à la première offrande son « accomplissement », comme le précise la lettre aux Hébreux (11, 40).

Isaac est sans aucun doute la plus discrète des trois figures patriarcales auxquelles il se voit associé dans l'expression courante « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ». Sa fortune dans la littérature doit presque tout à l'épisode fondateur de Gn 22, texte imprécis et mystérieux qu'Erich Auerbach appelle d'ailleurs « histoire d'Isaac ». La présence du fils, victime innocente offerte à une volonté divine incompréhensible, suscite méditations et réécritures et marque durablement les artistes. Même dans le *Jacob* (1970) de Pierre Emmanuel\* (1916-1984), qui évoque le mariage et la vieillesse d'Isaac, la scène du mont Moriah est décisive et éclaire toute l'existence du patriarche, dont le poète se demande: « Tend-il le cou en rêve à l'égorgeur / Ou n'est-il depuis ce jour qu'un tas de cendre? »

## Isaac dans la tradition religieuse juive

La tradition juive nomme l'épisode de Gn 22 *aqédat Yitzhaq*, « ligature d'Isaac ». Le midrash *Genèse Rabba*, en effet, rapporte comment Isaac consent à son propre sacrifice et demande à son père de l'attacher sur l'autel, de peur qu'il ne se révolte à l'approche de la mort. L'épisode est commémoré dans la liturgie, lors de la fête du Nouvel An, Rosh-Ha-Shana: on évoque les mérites d'Isaac et c'Abraham en vue d'attirer sur leurs descendants la miséricorde divine. La littérature rabbinique confirme l'importance de cet événement, interprété comme un sacrifice; on voit se développer au Moyen Âge le genre des *aqédot*, poèmes qui dévoilent à la fois les émotions du patriarche déchiré par l'acte qu'il doit accomplir et la parfaite harmonie des volontés d'Isaac et de son père: « La

lumière du jour était pour eux comme l'obscurité de la nuit. / Leurs yeux pleuraient amèrement, mais leurs cœurs étaient joyeux. »

Toutefois, certaines lectures modernes, comme celle de Marie Balmay dans *Le Sacrifice interdit* (1986), ont fait valoir le parti pris par Rachi de Troyes (1040-1105) qui conteste l'interprétation du sacrifice et privilégie une lecture plus littérale du verbe *olâh* (Gn 22, 2), traduit par « faire monter » et non par « offrir en holocauste ».

## L'ombre de « celui qui devait venir »: succès de la lecture typologique dans l'Occident chrétien

Dans l'univers chrétien, jusqu'à la Renaissance, l'histoire du patriarche faisant monter son fils sur le mont Moriah afin d'obéir à l'injonction divine semble interprétée d'une manière univoque. Prévaut donc très largement une lecture typologique qui regarde l'épisode de Gn 22 comme un sacrifice, annonçant la mort et la Résurrection du Christ. Au 11<sup>e</sup> siècle, Méliçon de Sardes inclut même la figure du Christ et de la Croix dans la scène de Gn 22 (*Fragments*): le béliard du sacrifice, c'est le Christ; le buisson, c'est la Croix. Dans le même texte, il voit aussi en Isaac la préfiguration du Christ, le type de celui qui va être sacrifié. Premier auteur chrétien à développer cette interprétation, il sera suivi par Origène (vers 185-vers 253) dans les *Homélies sur la Genèse*, Cyprien (vers 200-258), Ambroise (337-397; *De Abrahamo*), Augustin\* (354-430; *Sermons: De Civitate Dei*, I, xvi, 32), Cassien (360-435; *Institutiones*, iv, 28 et *Collationes*, 10, 4) et Grégoire le Grand (vers 540-604) dans les *Moralia* (xxvii, 10, 7). La même lecture est pratiquée au Moyen Âge par Bernard de Clairvaux\* (1090-1153) dans le *Sermo IV in festo omnium sanctorum* et Thomas d'Aquin (1225-1274) dans son *Hymne du Saint-Sacrement*, puis au xvii<sup>e</sup> siècle, par les spirituels comme les saints Vincent de Paul (1581-1660) et François de Sales (1567-1622). Cette lecture théologique et spirituelle vaut comme la *doxa* suivie par tous les artistes.

En Occident, le théâtre s'empare bientôt de l'épisode, précisément à cause de son caractère dramatique. Dès le xiv<sup>e</sup> siècle, des mystères anglais comme *The Story of Isaac*, montrent Isaac, soit sous les traits du martyr résigné (*Ludus Coventriae*, xiv<sup>e</sup> siècle), soit en ménageant le pathétique. Dans

1185

ISAAC

*The Brome Play of Abraham and Isaac* (xv<sup>e</sup> siècle), l'enfant tremble et se révolte avant d'accepter la mort, non sans demander à Abraham de lui bander les yeux; ce détail figure dans nombre de représentations iconographiques. Au-delà de ces aspects psychologiques, prévaut encore la lecture typologique. Ainsi dans le *Mistère du Vieil Testament* (xv<sup>e</sup> siècle), où Dieu livre lui-même la clé du sacrifice d'Abraham devant lequel le lecteur continuellement se pose la question de la légitimité d'un tel infanticide: « Ung père de ses propres mains / Pour me obéir sera d'acort / Livrer son propre filz à mort; / Le père me figurera, / Qui son fils de gré offrira / A mourir. » De son côté, Isaac s'inquiète de la réputation qu'on fera à son père dans les siècles à venir: « Car c'est grant chose de détruire / Son sang, son enfant, son semblable / Vous en serez réputé pire / Que n'est la beste irraisonnable. » Tout en s'inspirant du *Mistère du Vieil Testament*, et après Jacob Ziegler (1470-1549) dans son *Isaaci immolatio* (1544), Théodore de Bèze\* (1519-1605) renouvelle le propos dans l'*Abraham sacrificant*, publié et joué à Genève en 1550. Le dramaturge calviniste conserve le même pathétisme dans l'expression du trouble intérieur, mais cette fois le débat intime cherche avant tout à montrer dans les protagonistes des modèles de la foi et des exemples de l'Élection: Isaac exhorte son père hésitant devant le mystère des intentions divines et emporte l'admiration. Néanmoins, le sacrifice d'Isaac laisse toujours deviner en filigrane l'avènement du « Christ promis ».

Le répertoire espagnol du Siècle d'or renvoie bien plus nettement à la lecture typologique qui donne plein sens à son sens de la mise à mort d'Isaac. Le répertoire des *auto sacramentales* tire parti du même épisode. Un anonyme (*Auto del sacrificio de Abraham*) au début du xvii<sup>e</sup> siècle est contemporain de la pièce de Pedro Calderón de la Barca\* (1600-1681) au titre fort significatif: *El primero y segundo Isaac (Le Premier et le Second Isaac)*, représenté dès les premières années du xvii<sup>e</sup> siècle. La structure même de l'*auto* invite à ouvrir l'Ancien Testament sur le Nouveau. C'est le *Niño Dios* (l'Enfant Dieu) portant la Croix, en grand et unique exégète des Écritures, qui fera comprendre à l'allégorie du Doute (*Duda*) pourquoi il fallait que le premier Isaac fût chargé du bois de l'holocauste. En outre, Calderón a travaillé le pathétique en finesse et médité le texte biblique: Abraham et Isaac ne font qu'un, comme le souligne

le chant dialogué du père et du fils, unis dans une même prière à Dieu (v. 329-342) et assumant le paradoxe d'une foi inconditionnelle qui consiste, suivant l'expression puisée dans Rm 4, 18, à « créer contra la esperanza et la esperanza » (« contre toute espérance, croire à l'espérance »).

Jusqu'au xviii<sup>e</sup> siècle, l'intérêt pour le thème ne se dément pas. En dehors de l'hymne eucharistique de Richard Crashaw\* (1612-1649) qui joue sur la veine typologique, c'est surtout au théâtre que l'épisode est repris. Christian Weise donne *Die Opferung Isaacs* en 1680 [Le Sacrifice d'Isaac], et le père Dumoret *Le Sacrifice d'Isaac* en 1689, qui s'inspire du modèle racinien d'*Iphigénie* (1674). Un *auto* en langue du Mexique (1678) reprend le même thème. Il convient encore de mentionner l'oratorio de Pietro Metastasio (1698-1782), *Isaaco figura del Redentore*, joué à Munich en 1777, et le drame de Johann Kaspar Lavater (1741-1801) *Abraham und Isaac* (1776), même s'il fut peu diffusé.

En revanche, c'est à une typologie totalement renouvelée qu'invite Josef Brodsky (1940-1996) dans le long poème qu'il consacre à l'*aqédat*: « Isaak i Avram » (« Isaac et Abraham », 1963), où il amplifie le thème de Gn 22 en concentrant son attention sur la marche vers le mont Moriah. Évacuant toute étude psychologique des acteurs, Brodsky élabore une typologie chrétienne en s'essayant à un « décryptage mystique », dans la logique d'une « kabbalistique russo-juive » (G. Nivat). Le buisson où le béliard est retenu, c'est bien, comme dans les compositions médiévales, l'arbre de la Croix. Mais Brodsky va plus loin: l'ange qui arrête le couteau montre une terre promise, au-delà de la Palestine: la Russie, entrevue au retour du Moriah. C'est l'exil qui relit Gn 22 pour mieux s'y retrouver. Les lettres du buisson dessinent une autre annonce: l'art et non la Croix. Avec Brodsky, Isaac échappant au bûcher n'oriente plus la réflexion vers un salut théologique, mais esthétique.

## Une insupportable figure de victime: lectures en rupture

Les aventures herméneutiques de Gn 22 vont révéler la formidable disponibilité du texte biblique tout au long du xx<sup>e</sup> siècle. Isaac, qui dans la tradition religieuse juive symbolisait l'obéissance et qui dans la tradition chrétienne préfigurait le Christ, victime parfaite se livrant librement pour le salut

Abraham (1993), qui a profité de la tradition du *Volkstück*. Peter, homosexuel et sidéen, est une Abraham, notaire de province, de le tuer. Un ange Gn 22 permet le procès d'une société bourgeoise incarnée par un père défaillant, capable de tuer son fils pour préserver sa respectabilité.

Ces exemples de l'extraordinaire fécondité du récit de Gn 22 pouvaient se passer de l'Histoire. Pourtant, c'est bien un contexte historique troublé, mortifère, qui suscite autant de reprises modernes et contemporaines: la réécriture de Gn 22 réfléchit les terribles guerres qui ponctuent le xx<sup>e</sup> siècle. Une première vague de textes apparaît

évolte contre admet géné ère avec le l'épisode. C'est désormais « le béliard de l'orgueil » (*Frygt og rkegaard*\* quatre scé la relation ur obéir à ac révolté: la bouche eitmotiv, ne s'agit mettre en ant vers la mort mais la rme de hez la (1923- recueil et en mais Dieu e du dans sur urge and the Young (La Parabole du vieillard et du jeu homme), écrit en juillet 1918, qui modernise (« ram of pride ») qui est offert à la place d'Isaac par « une figure corporative » (R. Couffignal) puisqu'il comprend « half the seed of Europe, one by one » (La moitié de la progéniture de l'Europe, un à un). L'allégorie vient en réponse à un poème d'Osbert Sitwell (1892-1969): « The modern Abraham » (1918) évoque un fabricant d'armes qui vient de perdre un fils et se propose pourtant d'envoyer ses dix fils à la guerre – au carnage –, l'un après l'autre. Chez ces deux auteurs, comme à cinquante ans de distance chez le chanteur canadien anglophone Leonard Cohen (né en 1934), le recours à Isaac comme victime est la pièce privilégiée d'un discours contre l'absurdité des conflits. « The story of Isaac » (L'Histoire d'Isaac, 1969) donne la parole à l'enfant de neuf ans pour paraphraser Gn 22 avant de s'adresser aux pères qui, pour envoyer leurs enfants à la guerre, n'ont pas l'excuse « d'avoir été tenté[s] par un démon ou par un dieu » (*you never have been tempted by a demon or a god*). Dans tous les cas, c'est une version laïcisée de l'épisode que présentent les poètes en révolte contre un idéal qui a sacrifié tant de jeunes gens sur l'autel de la patrie.

Toutefois, c'est surtout dans la littérature juive que le personnage d'Isaac et l'épisode de l'*aqédat* vont trouver de nouvelles inflexions, essentiellement après la Seconde Guerre mondiale. La tragédie de l'Holocauste peut rejouer le drame de l'*aqédat* comme chez le poète Claude Vigée\* (né en 1921) quand il écrit « L'acte du Béliard » (1972). Mais Isaac devient surtout un personnage essentiel dans la littérature de protestation. Le juif polonais Adolf Rudnicki (1912-1990) dans *Le Sacrifice d'Isaac* (1971) dépeint un être révolté contre son père et contre Dieu. Le poème *Isaac* (1951) d'Amir Gilboa (1917-1984) est le cri d'un enfant suppliant son père de le sauver; mais le père emporté dans la tourmente de la Shoah ne peut rien pour ce fils qui ne récupérera de la mort que pour affronter jour après jour le cauchemar des survivants. Dans *La Nuit* (1958), rédigé en yiddish dans une première version, rédigé en yiddish français

# Chine

CHINE

que la réincarnation du Christ n'est plus qu'un jeu de résurrections dû au mensonge ou à l'écriture.

JUAN CARLOS BAEZA SOTO

ALONE (Hernán Díaz Arrieta), *Historia personal de la literatura chilena*, editorial Zig Zag, Santiago du Chili, 1954. • ARTECHE M. et CANOVAS R., *Antología de la poesía religiosa chilena*, ediciones de la Universidad Católica de Chile, Santiago du Chili, 2000. • GONZÁLEZ CHAÍN A., «La primera Biblia chilena», *Anuario de Historia de la Iglesia en Chile*, vol. 28, 2010, p. 131-135. • PACHECO CARREÑO W.C.L., «La Biblia en el Chile del siglo XVII», *Anuario de Historia de la Iglesia en Chile*, vol. 28, 2010, p. 99-110. • PIÑA J.A., *Conversaciones con la poesía chilena*, editorial Pehuén, Santiago, 1990 et *Conversaciones con la narrativa chilena*, editorial Los Andes, Santiago du Chili, 1991.

CHINE

## L'introduction du christianisme et la traduction de la Bible dans la Chine impériale

Une légende chrétienne rapporte que saint Thomas serait passé d'Inde en Chine pour y prêcher l'évangile, mais la présence du christianisme en Chine n'est attestée qu'à partir de la dynastie Tang (649-905), sous la forme du nestorianisme : une stèle érigée en 781 et portant le symbole de la croix retrace la propagation de la « religion lumineuse (*jingjiao*) venue d'Occident » depuis l'arrivée dans la capitale Chang'an d'un moine d'origine perse en 635. Outre une brève histoire de la Création, de la Chute et de la naissance du Christ, elle présente l'essentiel du message chrétien, en une langue mêlée de termes bouddhistes et taoïstes. Bien que la proscription des religions étrangères en 845 lui soit fatale, le nestorianisme subsiste parmi les peuples d'Asie centrale ainsi qu'en témoignent des rouleaux, allant du VII<sup>e</sup> siècle au début du XI<sup>e</sup> siècle, retrouvés dans une grotte du site de Dunhuang sur la Route de la soie, qui constituent les premiers exemples de textes chinois inspirés de récits bibliques et relatant la vie de Jésus. Le nestorianisme réapparait sous la dynastie mongole des Yuan (1279-1368) qui accueille aussi favorablement l'installation en Chine de la première mission franciscaine, dirigée par Jean de Mont Corvin. Celui-ci dit avoir « appris la langue et

l'écriture tartares » et « traduit dans cette langue tout le Nouveau Testament et le Psautier », mais on ignore s'il s'agit d'une traduction en mongol ou en chinois car on n'en a gardé aucune trace. Et lorsque la dynastie chinoise des Ming (1368-1644) chasse les Mongols et referme l'empire sur lui-même, le christianisme disparaît de nouveau pendant plusieurs siècles.

Divers documents attestent aussi l'existence ancienne d'une communauté juive en Chine. Plusieurs stèles datant des Ming mentionnent l'arrivée de Juifs sous la dynastie des Han postérieurs (25-220) et commémorent la construction d'une synagogue dans la capitale Kaifeng sous la dynastie Song (960-1279). Des manuscrits découverts à Dunhuang confirment l'établissement de Juifs en Chine au moins dès le VIII<sup>e</sup> siècle, et sous la dynastie mongole des Yuan des voyageurs tels Marco Polo et Ibn Battuta disent avoir rencontré des Juifs à Pékin. Mais partout où ils se sont établis, les Juifs se sont mêlés à la population chinoise et ont été assimilés au point de presque tout oublier de leurs rites, de leurs livres sacrés et de la langue hébraïque. Lorsque des jésuites découvrirent la communauté juive de Kaifeng aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, ils constateront que les rouleaux conservés dans la synagogue présentent une version du Pentateuque en tout point semblable à celle de la Bible chrétienne mais qu'ils ne sont plus compris par personne faute d'avoir été traduits en chinois.

À partir du début du XVI<sup>e</sup> siècle, des marchands européens commencent à aborder sur les côtes chinoises et sont accompagnés de missionnaires. Mais l'empire se montre hostile à ces tentatives de pénétration commerciale et religieuse, et ce n'est qu'à partir de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle que des jésuites, au premier rang desquels Matteo Ricci (1552-1610), parviennent à se faire accepter sur le sol chinois grâce à leur politique d'accommodation. Apprécies pour leurs connaissances scientifiques par les empereurs Ming, puis par les empereurs mandchous qui fondent la dynastie Qing en 1644, les jésuites obtiennent le droit de prêcher leur religion. Toutefois, bien qu'ils la présentent dans un langage rationnel compatible avec le confucianisme, celui-ci trouve peu d'échos parmi les lettrés à qui ils s'adressent en priorité. Matteo Ricci, dans son essai en chinois classique *Tianzhu shiyi* [Le Vrai sens (de la doctrine) du Maître du Ciel, 1604], où il présente les grands principes de la doctrine chrétienne, ne fait qu'une brève allusion à Jésus et au

545

mystère de l'Incarnation, par crainte de faire passer la religion chrétienne pour une forme d'idolâtrie ou de superstition aux yeux des mandarins. En revanche, la « Vie de Jésus » (*Tianzhu jiangsheng yanxing jilüe*), que publie son confrère Giulio Aleni (1582-1649) en 1635, constitue une adaptation chinoise des quatre évangiles relativement fidèle, mais elle ne touche que les convertis. Quant à la traduction du Nouveau Testament que réalise le P. Jean Basset (1662-1707) des Missions étrangères vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, elle ne connaît qu'une diffusion confidentielle, faute d'être publiée.

Le mouvement missionnaire, affaibli à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle par les conséquences de la Querelle des Rites, connaît un renouveau au début du siècle suivant et tout particulièrement à la suite des deux guerres de l'Opium (1839-1840 et 1858-1860) qui ouvrent les portes de la Chine aux Occidentaux. Forts de la protection française que leur accorde la Convention de Pékin en 1860, les missionnaires de tous ordres se répandent jusque dans les coins les plus reculés du pays, acquièrent des terres et construisent églises, hôpitaux et écoles. Les missionnaires protestants, nouveaux venus, se montrent particulièrement actifs et font porter tous leurs efforts sur l'évangélisation du peuple auquel ils distribuent massivement tracts et brochures. Par ailleurs, dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, ils se lancent dans la traduction complète de la Bible, mais les difficultés sont multiples. Et d'abord, quelle langue adopter ? La majeure partie de la littérature chinoise est alors écrite dans une langue (le *wenyan* ou chinois classique) qui ne peut être comprise qu'à l'écrit et par les seuls lettrés. Le peuple, ignorant des milliers de caractères composant l'écriture chinoise, parle de multiples dialectes qui varient considérablement d'une région à l'autre de l'immense empire, et des groupes ethniques non chinois parlent des langues qui pour la plupart n'ont pas d'écriture propre. Pour leurs échanges, les mandarins usent bien, entre eux, d'une langue commune (le *guanhua* ou « mandarin »), mais celle-ci, étant basée sur le parler de la région de Pékin, n'est pas comprise par l'ensemble de la population. Par ailleurs, faut-il tenter de traduire, ou bien transcrire en idéogrammes les innombrables noms propres que comporte la Bible ? Et comment rendre ces notions aussi fondamentales que Dieu, Saint-Esprit, foi, prophète, baptême, etc. qui sont étrangères à la langue chinoise ? En recourant à des équivalents chinois approximatifs, ne risque-t-on pas de produire des amalgames avec le confucianisme, le taoïsme ou le bouddhisme ?

Les diverses traductions dues à des missionnaires protestants (parfois aidés de convertis chinois) qui voient le jour tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle tentent de résoudre chacune à sa manière ces difficultés, les premières en s'appuyant sur la traduction du P. Basset qui circule sous forme manuscrite (ainsi celle de Robert Morrison et William Milne, écrite dans un chinois classique simplifié, publiée en 1823), les suivantes en tentant de s'en différencier (par ex. celles de W.H. Medhurst et Karl Gützlaff, faites aussi en chinois classique et publiées en 1836-38, puis reprises en 1852, ou celle de l'Ancien Testament faite en mandarin par Schereschewsky qui paraît en 1874), mais, aucune ne parvenant à satisfaire l'ensemble de la communauté protestante, un comité est créé en 1890 à Shanghai pour réfléchir à des solutions communes. Après plusieurs réunions et traductions partielles, les travaux du comité aboutissent en 1919 à la publication de la « Version unifiée en mandarin » (*Shengjing guanhua hebe yiben*, connue en anglais sous l'abréviation CUV pour *Chinese Union Version*) : cette traduction complète de la Bible, faite à partir de l'*English Revised Version* par un grand nombre de missionnaires avec l'assistance d'autochtones, est d'emblée saluée comme une réussite et restera pendant longtemps la version de référence pour les lecteurs chinois, qu'ils soient ou non chrétiens. Entre temps, les missionnaires catholiques ont eux aussi publié à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle quelques traductions de la Bible, mais partielles, et essentiellement en langues parlées notées le plus souvent sous forme romanisée. La première traduction catholique intégrale, entreprise par le Studium Biblicum Franciscanum sous la direction de Gabriele Allegra, ne sera achevée qu'en 1961. Quant aux traductions faites par des écrivains chinois jusqu'à l'époque contemporaine, elles resteront rares et concerneront principalement des livres prisés pour leur valeur littéraire : les Psaumes et le Cantique des cantiques.

## La Bible dans la littérature chinoise moderne (1919-1949)

Au fur et à mesure que s'accroît la présence étrangère tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, la Chine perd de sa puissance et de son autonomie, et

CHINE

CHINE

traverse une crise profonde, à la fois politique, économique et sociale. Plusieurs insurrections populaires ont lieu, qui menacent l'empire mandchou, en particulier celle des Taiping entre 1851 et 1864. Son chef, Hong Xiuquan, qui se prend pour le frère cadet de Jésus et annonce l'avènement du Royaume céleste de la Paix, s'inspire en grande partie de l'enseignement des prédicateurs protestants pour fonder son idéologie messianique, et le « Livre des commandements célestes » (*Tiantiao shu*) qui résume son dogme reproduit presque littéralement la version du Décalogue contenue dans la traduction de Gützlaff. Mais la sévère répression dont sont victimes les Taiping discrédite en même temps les chrétiens, et le mécontentement populaire qui ne cesse de grandir dans les décennies suivantes et culmine en 1900 avec la révolte des Boxers se retourne contre les missionnaires étrangers et les Chinois convertis, accusés de servir les intérêts des grandes puissances occidentales. Les termes signifiant « Seigneur » et « porc » étant homophones (*zhu*), des gravures et des pamphlets satiriques circulent où le Christ et les chrétiens sont représentés sous la forme de porcs lascifs.

Les révolutionnaires issus de la classe lettrée qui renversent finalement l'empire mandchou des Qing en 1911 et fondent la première République chinoise en 1912 ne sont pas animés des mêmes sentiments xénophobes que le peuple. Pour eux, ce sont principalement le confucianisme et le système politique et social fondé sur celui-ci qui sont responsables du retard économique et industriel de la Chine, et le remède aux maux du pays se trouve dans la démocratie et les sciences dont le monde occidental offre le modèle. Afin de changer les mentalités en profondeur et d'éduquer le peuple, l'écrivain Hu Shi (1891-1962), depuis les États-Unis où il fait alors ses études, en appelle en 1917 à l'abandon du chinois classique et au recours à la langue parlée dans les textes écrits, rappelant que dans plusieurs pays d'Europe, c'est la traduction de la Bible en langue vernaculaire qui a donné naissance aux littératures nationales. Son appel est repris par les jeunes démocrates lors du « Mouvement du 4 mai » 1919, manifestation de protestation contre le sort fait à la Chine par le Traité de Versailles qui se double de revendications socio-culturelles et que l'histoire retiendra comme la date de naissance de la littérature chinoise moderne.

La Bible a exercé une influence considérable sur les représentants de cette nouvelle littérature, mais

uniquement en tant qu'œuvre non d'un point de vue religieux, de « la génération du 4 Mai », sont durablement convertis au christianisme, catholiques ou protestants. Les écoles scolaires fondées par ceux-ci partout dans le pays n'offraient pas d'équivalent, ou de voyages et des études à l'étranger ont lu énormément d'ouvrages en langue originale ou en traduction se familiariser avec la civilisation, notamment avec la Bible qu'ils ont ou prou comme l'équivalent pour qu'avaient été les classiques de la Chine impériale.

La langue parlée (*baihua*) que les écrivains à partir du Mouvement du 4 mai s'est peu à peu imposée comme « nationale » (*guoyu*) correspond à la langue utilisée naguère par les mandarins sur le dialecte de Pékin, celle-là même que les missionnaires protestants avaient adoptée pour la Version unifiée de la Bible. Aussi cette version de la Bible, qui est une œuvre occidentale traduite en langue chinoise, à être publiée en Chine, sont-ils propriétaires de la nouvelle langue littéraire. Les écoles publiques à partir de 1920 d'écrivains de « la génération du 4 mai » ont cherché dans la lecture de la Bible un modèle pour s'exercer à écrire en chinois. Mais ils y ont cherché aussi et surtout d'action et des règles morales suscitant une alternative au confucianisme et à l'« homme nouveau » qu'ils appelaient *xiandai ren*.

En 1920, Zhou Zuoren (1885-1957), plus fameux intellectuel de l'époque, organise une conférence sur « La Bible et la littérature » (*Shengshu yu Zhongguo wenxue*), *Xiaoshuo yuebao*, « Le Mensuel du 4 mai » 1919, manifestation de protestation contre le sort fait à la Chine par le Traité de Versailles qui se double de revendications socio-culturelles et que l'histoire retiendra comme la date de naissance de la littérature chinoise moderne.

La Bible a exercé une influence considérable sur les représentants de cette nouvelle littérature, mais

